Le Gardien du col

Claire Vallon

Le Gardien du col

roman

© Claire Vallon, 2026
Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.

Impression : Imprimé à la demande

À celles et ceux qui laissent une lumière allumée.

1

La première neige

Le village de Saint-Aubin tenait tout entier dans le creux d'une main. Une église trop grande pour lui, une fontaine qui gelait chaque hiver, et une route unique qui montait vers le col en lacets si serrés qu'on aurait dit qu'elle hésitait.

Mathilde y était arrivée un mardi de novembre, avec deux valises et une lettre qu'elle n'avait jamais ouverte. Le facteur, qui faisait aussi office de maire les jours de marché, l'avait regardée descendre du car comme on regarde un oiseau se tromper de saison.

— Vous venez pour la maison du col ? avait-il demandé.

— Pour l'instant, je viens pour un café.

Il avait souri, et ce sourire avait suffi à décider du reste de sa vie.

La maison du col n'était pas vraiment une maison. C'était un refuge de pierre, posé sur l'épaule de la montagne, que plus personne n'occupait depuis la mort du vieux Barthélemy. On disait qu'il avait gardé le passage pendant quarante ans, qu'il

connaissait chaque pierre de la route et chaque colère du ciel. On disait aussi qu'il parlait aux avalanches, mais on disait beaucoup de choses à Saint-Aubin, surtout l'hiver, quand il n'y avait rien d'autre à faire que de parler.

Le premier soir, Mathilde dormit à l'auberge. Elle écouta le vent frapper les volets et se demanda, pour la première fois, ce qu'elle était venue chercher si loin de tout. La réponse tenait peut-être dans la lettre. Elle la posa sur la table de nuit, la regarda longtemps, puis éteignit la lumière sans l'avoir touchée.

* * *

Au matin, la neige était tombée. Pas beaucoup : une poussière blanche sur les toits, sur la fontaine, sur les épaules des passants. Mais assez pour que le village change de visage. Les bruits s'étaient adoucis ; les gens marchaient plus lentement, comme s'ils avaient peur de réveiller quelque chose.

— C'est la première, dit l'aubergiste en lui servant son café. Après celle-là, le col ferme. Si vous voulez monter, c'est aujourd'hui ou au printemps.

Mathilde regarda par la fenêtre. Là-haut, la route disparaissait dans un nuage bas, gris et immobile.

— Alors c'est aujourd'hui.

2

Le refuge

La montée prit trois heures. Le facteur l'avait accompagnée jusqu'au dernier lacet carrossable, puis il avait coupé le moteur de sa vieille camionnette et lui avait montré le sentier d'un geste du menton.

— Après, c'est à pied. Je repasse jeudi, s'il ne neige pas trop.

— Et s'il neige trop ?

— Alors vous apprendrez à faire du feu.

Le sentier montait droit dans la pente, entre des rochers couverts de lichen et des sapins tordus par le vent. Mathilde s'arrêtait souvent pour reprendre son souffle. À chaque pause, le village paraissait plus petit, plus irréel, comme un jouet qu'un enfant aurait oublié au fond d'une vallée.

Le refuge apparut d'un coup, au détour d'un dernier rocher. Il était plus grand qu'elle ne l'avait imaginé : un long bâtiment bas, aux murs épais, avec un toit de lauzes que la neige commençait à blanchir. La porte n'était pas fermée à clé. Elle n'avait sans doute jamais été fermée.

À l'intérieur, tout était en ordre. Une table, deux chaises, un poêle de fonte, des étagères chargées de livres et de bocaux. Au mur, une carte du massif couverte de petites croix au crayon, et des dates écrites d'une main soigneuse : 12 janvier, 3 février, 28 mars… Mathilde s'approcha. Sous chaque date, un nom.

Elle comprit lentement. Ce n'étaient pas des noms de lieux. C'étaient des noms de gens.

* * *

Le soir, elle alluma le poêle avec les allumettes trouvées dans un tiroir, et le refuge se remplit d'une chaleur sèche qui sentait la résine. Elle sortit enfin la lettre de sa poche. L'enveloppe portait son nom, écrit de la même main soigneuse que les dates sur la carte.

Elle l'ouvrit.

3

Ce que disait la lettre

« Mademoiselle,

Si vous lisez ces lignes, c'est que je ne suis plus là pour vous les dire, et que vous avez trouvé le chemin. Je ne vous connais pas. Je connaissais votre grand-mère, il y a très longtemps, quand nous avions votre âge et que la route du col n'était encore qu'un sentier de mulets.

Elle a traversé la montagne une nuit de février, en pleine tempête, avec un enfant dans les bras. Cet enfant, c'était votre père. Je les ai trouvés à l'aube, à moitié gelés, à cent mètres de ma porte. J'ai fait ce qu'il fallait. Ce n'était pas grand-chose : du feu, de la soupe, un lit. Mais c'était assez. »

Mathilde s'arrêta de lire. Dehors, le vent s'était levé, et la neige tourbillonnait contre la vitre.

« Toute ma vie, j'ai tenu ce refuge pour que d'autres puissent passer. Les croix sur la carte, ce sont eux : tous ceux que la montagne a laissés passer, parce qu'il y avait une lumière à la

fenêtre. Je n'ai plus de lumière à donner. Alors je vous la confie, si vous la voulez. Vous n'êtes obligée à rien. »

Elle replia la lettre, très lentement, et resta longtemps immobile devant le poêle. Puis elle se leva, chercha la lampe à pétrole sur l'étagère, l'alluma, et la posa sur le rebord de la fenêtre, face à la vallée.

En bas, très loin, une lumière lui répondit. C'était peut-être l'auberge. C'était peut-être le facteur. Ou peut-être, simplement, quelqu'un qui avait vu.